

# APERÇUS SUR LA FORME ANCIENNE DE QUANYOU



Dans le numéro 11 de *Taichi magazine* (février 2017), j'ai exposé les grandes lignes de la genèse de la forme ancienne de Quanyou ou Quanyou laojia 全佑老架. Celle-ci est souvent associée au style Wu 吳 créé par Wu Jianquan 吴鉴泉. Pour les uns il s'agirait du style originel de la famille Wu alors que pour d'autres elle n'en représenterait qu'un dérivé. En réalité comme nous allons le voir, cette pratique ancienne nous renseigne bien plus sur le taiji quan pratiqué par la famille Yang 杨 avant sa codification définitive par Yang Chengfu 杨澄甫. En effet, le Mandchou Quanyou fut l'un des meilleurs disciples non seulement de Yang Luchan 杨露禅, l'ancêtre fondateur de la lignée Yang, mais également d'un fils de ce dernier, le redoutable Yang Banhou 杨班侯. La forme ancienne de Quanyou réunit ainsi la grande forme (*dajia* 大架) du premier et la petite forme (*xiaojia* 小架) du second. Outre cet héritage synthétisé dans la pratique de Quanyou, la forme ancienne est encore dépositaire d'une autre expérience, celle du prince Chang Yuanting 常远亭, un compagnon d'armes de Quanyou qui compta parmi les derniers officiers de la garde impériale des Qing. Il est donc intéressant de déterminer en quoi cette technique diffère des styles plus récents tels que ceux qui nous proviennent de Yang Chengfu et Wu Jianquan.

## L'invention de la tradition

Après la chute de la dynastie Qing, les Mandchous, qui avaient régné pendant plus de 260 ans sur l'empire du Milieu, furent accusés de tous les maux dont souffrait la Chine au début du XXème siècle. Leur organisation sociale, les Huit bannières, ne résista pas aux assauts conjugués de la

modernisation et du nationalisme chinois. Alors que l'ethnie mandchoue se dissolvait, son héritage culturel fut minoré comme le montrent bien les premiers récits de l'origine du taiji quan qui ne s'attardent pas sur les évidentes compromissions de la famille Yang ou des auteurs de traités avec le pouvoir Qing. De même, le fait que les disciples les plus renommés de Yang Luchan et Yang Banhou dans la capitale étaient issus de la garde impériale, autrement dit l'élite guerrière des Huit bannières, semble n'avoir suscité aucun commentaire sérieux. Il faut rappeler qu'avec la proclamation de la république en janvier 1912 la donne avait totalement changé. À cette époque, marquée par l'émergence du nationalisme chinois, la grande question était de savoir comment « l'homme malade de l'Asie », allait sortir de son apparente torpeur et rattraper son retard. C'est donc sur un fond de réformes radicales et d'occidentalisation tous azimuts que quelques intellectuels férus de sport et de culture physique lorgnèrent sur le taiji quan qui, en donnant corps aux préceptes du taoïsme, semblait à même de participer à la régénération de l'ethnie Han, majoritaire en Chine. Ainsi, à l'utilisation barbare de la force, les promoteurs du taiji quan opposèrent l'alchimie subtile permettant de changer la lenteur en rapidité et la faiblesse en énergie supérieure. Pour ce faire, le taiji quan fut détourné de ses fonctions premières, dont les finalités étaient martiales et rituelles, pour s'adapter à un nouveau dessein. De pratique initiatique, cet art de combat se transforma en technique corporelle accessible au plus grand nombre, une évolution facilitée par de nouvelles modalités d'enseignement ainsi que par l'utilisation de manuels conçus pour l'autoformation qui rompaient avec la tradition du secret. L'attention apportée à ce nouveau support d'apprentissage par certains maîtres tels que Yang Chengfu ainsi que le souci de pouvoir s'adresser à un public hétérogène explique les nombreuses simplifications qui accompagnèrent l'évolution du taiji quan moderne. Ainsi, la tradition actuelle du taiji quan n'est autre que celle instaurée à partir de la période républicaine dont les deux versants sont représentés, d'un côté, par l'enchaînement \_ parfois assorti d'exercices de poussées des mains \_ et, de l'autre côté, par un important appareil théorique.



### **Une finalité martiale**

Il est évident aujourd'hui que l'enchaînement des postures du taiji quan forme l'essentiel de la pratique de cet art, le reste apparaissant le plus souvent comme annexe ou relevant d'un niveau supérieur de pratique. Le développement exponentiel des pratiquants de taij quan dans la Chine de Mao prouve que l'intuition des fondateurs de la période républicaine (Yang Chengfu, Wu Jianquan, etc.) était juste. La standardisation des enchaînements a en effet permis la massification et, ainsi, de répondre à la nécessité de procurer un exercice pour le plus grand nombre. En outre, l'importance

accordée à la dimension gymnique favorisa l'apparition du taiji quan sportif. Si tout cela est parfait au regard de la prophylaxie ou du loisir, on conviendra toutefois que les motivations des gardes impériaux qui devinrent au XIXe siècle les disciples de Yang Luchan et Yang Banhou étaient d'un tout autre ordre. Déjà, l'initiation supposait des qualifications de la part du récipiendaire. N'étudiait pas l'art du taiji quan qui veut. Ensuite, la première étape de l'apprentissage se présentait comme une ascèse consacrée à préparer le corps de l'adepte par des exercices de base posturaux (*jiben gong* 基本功) et des renforcements (*gongfa* 功法), au même titre que pour les autres voies martiales traditionnelles. Premier point donc permettant de distinguer les pratiques anciennes des pratiques plus récentes où l'on entre de plain-pied dans l'étude de l'enchaînement conçu comme une forme de gymnastique douce. Le deuxième point concerne bien évidemment la dimension martiale qui tend de nos jours à être réinterprétée en fonction de ses promoteurs, depuis les poussées des mains dans leur forme douce jusqu'aux extravagances des illuminés de l'énergie interne en passant par le sport d'opposition développé récemment. La réalité étant désespérément prosaïque, de la même façon qu'un aikido efficace sera violent \_ ce qu'était l'aikido originel du maître Ueshiba avant la capitulation de l'empire du Soleil levant \_ un taij quan efficace le sera tout autant. Bien entendu, il est possible de suivre la voie traditionnelle sans chercher pour autant à se transformer en machine à combattre mais il faudra admettre qu'il en fut autrement pour Yang Luchan et Yang Banhou dont la carrière au sein des garnisons militaires dépendait étroitement de leurs savoir-faire. Il en résulte donc que la pratique martiale des deux Yang ne pouvait se réduire aux poussées des mains qu'il s'agisse de la version chorégraphique ou de la version plus virile développée dans le cadre sportif, intéressante à ce titre mais d'une utilité très limitée pour l'autodéfense. Dans la Quanyou laojia cette dimension martiale comportait un ensemble de technique assez proche du close-combat que complétait une série de mouvements séparés (séparation des mains ou *sanshou* 散手) visant à développer la capacité à faire jaillir l'énergie (*fajing* 发劲). Bien entendu, une fois passée la période probatoire, l'adepte étudiait simultanément tous les aspects de la pratique sans qu'il soit obligé, comme le veut le système moderne d'enseignement (conçu, il faut le reconnaître, pour fidéliser les élèves en retardant le plus possible l'accès à certains savoirs essentiels), d'apprendre l'enchaînement en entier avant de pouvoir aborder les pratiques à deux.



### L'alchimie du geste

Pour ce qui est de l'enchaînement, il serait intéressant que les pratiquants de taiji quan réfléchissent à ce qu'entraîne une formalisation excessive. En effet, une codification dans le moindre détail de l'enchaînement requiert l'imitation la plus fidèle possible du modèle magistral. C'est pour cette raison que lors des premières démonstrations publiques de Yang Zhenduo 杨振铎, l'un de mes maîtres en style Yang, certains spectateurs se munirent de photographies de son père pour juger de la ressemblance. Ce souci de fidélité à la norme pose problème dans le cadre de la civilisation chinoise traditionnelle où la permanence s'inscrivait toujours dans la fluidité des transformations. Ainsi, par exemple, tout familier de la Chine sait que la plupart des temples présentés comme

millénaires ont en fait été reconstruits à de nombreuses reprises parfois même en les changeant d'emplacement. À ce point de vue, il va sans dire que l'Occidental ne donnera pas le même sens à la notion d'authenticité. Au regard de la culture chinoise, ne dure réellement que ce qui se soumet à la loi éternelle du changement ceci expliquant par exemple pourquoi en ce qui concerne les formes anciennes l'on parle de la forme de Yang Luchan, de celle de Yang Banhou ou encore de Quanyou et non pas de styles Yang ou Wu. En fait, dans la pratique traditionnelle de l'enchaînement il ne s'agit pas de reproduire des mouvements à l'identique mais de réaliser une alchimie, ce qui apparaît par exemple dans la Quanyou laojia qui ne compte qu'une forme en 108 postures mais plusieurs niveaux de pratique de celle-ci, les trois principaux étant la forme du grand accomplissement (*dagong jia* 大功架) destinées aux apprentis, la forme souple et mobile (*rouruan jia* 柔软架) et la forme du jaillissement de l'énergie (*fajing jia* 发劲架) qui fait écho à la pratique de la séparation des mains. Et cela sans compter que les 108 postures peuvent être encore pratiquées avec des pas plus dynamiques (*huobu* 活步), des postures très basses (*dijia* 低架), etc. Le but de tout cela n'étant pas de développer une gestuelle standardisée mais d'affiner l'énergie en passant du relâchement (*song* 松) correspondant au 1<sup>er</sup> niveau de pratique), à la souplesse (*rouruan* 柔软, 2<sup>ème</sup> niveau) puis à la dureté (*gang*, 3<sup>ème</sup> niveau) cela afin d'effectuer une synthèse supérieure de ces trois qualités selon le principe dialectique de la thèse, de l'antithèse et finalement de la synthèse. Au final, comme dans le cas de l'art calligraphique, la pratique de l'enchaînement du taiji quan ancien vise l'expression de soi en dehors de tous les conditionnements qui entravent l'être.



Le maître Tian Zhaolin

### **Des enseignements méconnus**

L'importance des trois niveaux de pratique ne concerne pas seulement les adeptes de la Quanyou laojia mais également ceux du style Yang traditionnel. Ainsi, on les retrouve dans l'enseignement de Tian Zhaolin 田兆麟 (1891-1959), le plus important représentant du style Yang à Shanghai avant la prise du pouvoir par Mao Zedong. Tian appartenait à la vieille garde de l'école Yang à l'époque moderne qui avait bénéficié non seulement des enseignements du réformateur Yang Chengfu mais également de ceux de son frère aîné Yang Shaohou 杨少侯 et plus encore de Yang Jianhou 杨健侯, le père des deux précédents. Les érudits connaîtront certainement le manuel de Chen Yanlin 陈炎林 publié en 1943, probablement l'ouvrage le plus complet diffusé en Chine avant l'instauration du régime communiste. On en trouve des extraits dans plusieurs ouvrages français de référence tels que



les livres de Catherine Despeux et Jean Gortais. Au sujet de son auteur présumé, Chen Yanlin, il faut savoir que celui-ci fut un élève particulièrement ingrat. En effet, ce dernier soutira toute la matière de son livre à son maître Tian Zhaolin qui n'est mentionné nulle part dans le texte. Toutefois, cette compilation non seulement d'enchaînements à mains nues, en solo ou en duo, et aux armes (sabre, épée et perche) mais aussi d'exercices de renforcement (*gongfa* 功法) ou de travail interne suffit à donner un aperçu de ce que pouvait être une pratique complète du taiji quan traditionnel. Cette proximité entre les techniques de Chang Yunjie, le maître qui transmit la Quanyou laojia à Shanghai au cours des années 1950-1960, s'explique également par l'amitié qui réunissait les deux hommes qui développèrent leurs pratiques dans le même environnement pékinois et gagnèrent ensemble Shanghai lors de l'invasion japonaise. Bien qu'appartenant à deux lignées différentes, les deux hommes se rattachaient l'un comme l'autre aux deux traditions de la grande forme de Yang Luchan et de la petite forme de Yang Banhou, reçue pour Tian par l'intermédiaire de Yang Shaohou. À ce point de vue, on remarquera que le style Wu de Wu Jianquan est bien plus éloigné de la Quanyou laojia et cela en dépit du fait que ces deux pratiques sont censées provenir de Quanyou. Les innovations apportées par les maîtres du style Wu ont consommé une rupture avec les modalités de pratique antérieures ce qu'illustre bien d'ailleurs la pratique haute instaurée par Wu Gongyi. Moins structurés que les grands styles familiaux qui se diffusent dans le monde \_ ceux de Ma Jiangbao 马江豹, Wu Kwong-yu 吴光宇, Yang Jun 杨军, Fu Qingquan 傅清泉, etc. \_, moins glamour que les taiji quan costumés de Wudang, moins spectaculaires que les dérives sportives ou énergétiques, les pratiques anciennes offrent une intéressante résistance tant aux motivations du pratiquant pressé qu'à l'intérêt fluctuant du dilettante. En effet, elles réservent leurs trésors à toutes celles et ceux qui, pour une raison ou une autre, ressentent une certaine sensibilité pour la voie traditionnelle.

**José Carmona**

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)

